

## Décroissance dans les Amériques

Hervé Philippe

Du 13 au 19 mai dernier, se tenait à Montréal une conférence internationale sur la décroissance aux Amériques. Des chefs de file étaient venus d'Europe, comme Alain Gras, Juan Martinez-Alier et François Schneider, ou plus simplement du Canada, comme Andrea Levy, Serge Mongeau et Peter Victor. Cet événement a été très riche et nous avons donc choisi de consacrer ce numéro de l'Objecteur de Croissance à en présenter certains faits saillants.

D'abord, à quoi doit ressembler une conférence sur la décroissance ? À une réunion des meilleurs universitaires mondiaux qui élaborent entre eux le futur de l'humanité, où l'austère sérieux compétitionne avec la rigueur scientifique et où les émotions sont exclues ? Les organisateurs, qui sont issus des quatre universités montréalaises, ont souhaité un format différent, qui soit plus conforme avec les principes de la décroissance, tout en suivant une approche sérieuse en rigoureuse (voir l'article suivant). Par exemple, en favorisant la participation non seulement des académiques, mais aussi des militants (leurs frais d'inscription étaient réduits à 100\$, un montant encore toutefois trop élevé pour certains) ou en organisant des activités pour vivre la décroissance (voir l'article de Béatrice Roure en pages 6-7 et article Temps de riez en page 5). La semaine a en effet bien montré que les précurseurs (Illich, Ellul, Latouche, etc.) avaient déjà fourni beaucoup d'idées, mais que la mise en œuvre, soit de « vivre la décroissance », était freinée par la colonisation de notre imaginaire par l'idéologie croissantiste et pas seulement par des limitations physiques.

Cette conférence a révélé combien était grande la différence dans la compréhension de la décroissance entre l'ancien et le nouveau monde. De nombreux Nord-américains, qui avaient pourtant fait la démarche de venir, limitaient la décroissance à la décroissance de la population humaine (ce qui a conduit à des débats parfois houleux, voir l'article de Serge Mongeau en pages

8-9), de l'empreinte écologique ou plus caricaturalement du PIB. Mais, la vision du monde prônée par les Autochtones américains est proche de la décroissance et il est apparu clairement que les Premières Nations avaient beaucoup à apprendre aux peuples de culture européenne (voir l'article de Bob Tompson en pages 8-9). Malgré les efforts des organisateurs, une fraction insuffisante des présentations a été donnée par des Autochtones, peut-être parce que le format ne convenait pas ou qu'ils se méfiaient d'une nouvelle forme de colonialisme occidental, en tout cas il s'agit d'une problématique à approfondir.

Les thématiques abordées ont été, sans surprise, multiples allant de considérations assez abstraites (comme la réduction du temps de travail) à assez concrètes (voir l'article de John E. Carroll sur l'agriculture en Nouvelle-Angleterre pages 10-11). Nous ne pouvons donc pas couvrir toutes les présentations, mais donnons quelques exemples qui nous ont paru représentatifs.

La méconnaissance de la décroissance par de nombreux participants nord-américains a pu frustrer certains, mais illustre bien la réalité actuelle. La participation d'environnementalistes très connus (William Rees et David Suzuki) et de critiques renommés du système financier (John Fullerton et Joshua Farley) donne de la crédibilité à l'approche de la décroissance, même si leurs présentations ont, à juste titre, été considérées par des objecteurs de croissance chevronnés comme insuffisantes, par exemple à cause de l'absence totale de critique du capitalisme. Mais qu'ils s'accrochent au train de la décroissance est une excellente nouvelle. À nous d'accroître les efforts de diffusion des idées d'une décroissance démocratique et conviviale en Amérique du Nord, tout en étant vigilant à ce que l'oligarchie ne récupère pas la décroissance pour imposer la récession.